

Carine Fernex

# En quête d'Outre-mer





Carine Fernex

# En quête d'Outre-mer

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4247-5

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

# 1

Quatre heures du matin non loin de Strasbourg, le mois d'Août a été magnifique et la chaleur est surprenante pour une heure aussi matinale. Tout le village baigne dans l'obscurité et le silence. Nous voilà partis, direction Paris pour prendre le large... Au soleil de la Guadeloupe. Pas pour quinze jours, non, non, non ! Définitivement... normalement ! Lilian et Laura sont encore en pyjama mais tout à fait réveillés. Quant à moi, je n'ai pas dormi de la nuit. Ce n'est pas rien, changer de vie, tout quitter. La maison, que nous avons construite et dans laquelle les enfants ont fait leurs premiers pas est vendue, le chien adopté par nos voisins et les adieux faits à tout le monde. François, lui, est impatient. Il faut dire que l'idée lui est venue il y a déjà un moment, quand sa boîte a fermé. Occasion pour lui non seulement de prendre un bon bol de chaleur mais aussi de retrouver le pays où il est né et qu'il a quitté il y a maintenant trente-deux ans ! Sa mère, une parisienne qui était lasse de sa vie citadine, a tout laissé à vingt-cinq ans pour vivre en Guadeloupe et c'est là bas qu'elle a rencontré Patrice, le papa de François, un antillais d'origine indienne. Ils ont passé deux années très douces au soleil et ont donné

naissance à leur fils, puis, ne trouvant pas de travail, ont tenté leur chance en métropole. Sa maman ne voulant pas retourner dans la tourmente de la vie parisienne, ils se sont installés en Alsace et s'y sont beaucoup plu. Son père n'a cependant jamais oublié son île et ils y sont retournés régulièrement. François a eu donc tout le loisir d'y passer des vacances mais a toujours rêvé d'y vivre.

Je suis ravie de cette aventure, moi qui ai toujours voulu vivre mille vies différentes : fille au pair au Canada, femme au foyer à la campagne avec cinq enfants, dentiste avec deux enfants à Monaco, avocate célibataire à Paris... Je me suis toujours demandée comment aurait été ma vie si j'avais pris une toute autre route. D'autant plus que j'ai le vilain défaut de voir l'herbe toujours plus verte chez le voisin. Et bien là j'ai l'occasion de prendre un chemin de traverse. Alors fonçons !

– Nath, où sont les papiers ? me demande François.

– Tout est là.

J'ai vérifié au moins vingt-trois fois mon sac, tout y est, billets, cartes d'identités, doudous des enfants et biberons de lait. Ça y est, le taxi arrive avec une satisfaisante ponctualité, l'aventure commence. Les enfants me regardent pendant tout le trajet, sourire aux lèvres et aucune envie de se rendormir, ne comprenant pourtant pas tout. Une heure à l'avance à Orly, nous prenons le temps de déjeuner. Les enfants avalent leur bib.

Nous sommes en Août et le soleil est au rendez-vous malgré un été plus que frileux. Les températures agréables de cette semaine nous ont permis de mettre au rebus bottes et manteaux et nous avons même pris

la liberté de partir en tongues. Il faut bien se mettre tout de suite dans le bain !

– Papa, c’est celui-là, le gros avion qu’on prend ? lui demande Laura qui tente de se hisser du haut de ses quatre ans sur la rambarde qui borde les immenses vitres pour mieux voir la piste de décollage.

– Non ma doud’<sup>1</sup>, mais il va bientôt arriver.

– Allez, on s’avance vers l’enregistrement, Lilian court partout, on va finir par le perdre !

– Ok.

Une fois dans l’avion, impossible d’attacher Lilian. Le siège-auto aucun problème, mais là, c’est une autre paire de manches : il monte, descend de son siège trente six mille fois, le prend pour un trampoline, essaie d’attraper les cheveux du passager de devant, court dans les couloirs. Toutes les ruses sont épuisées, lecture, chansons, câlins, homéopathie... quand enfin, au bout d’une heure et demi, il s’endort. Laura, quant à elle, est trop heureuse d’être là. Sur les huit heures d’avion, elle dort une heure et le reste du temps, nous mène un véritable interrogatoire :

– Elle est où ma nouvelle école ? Elle est comment notre nouvelle maison ? Je vais dormir dans la même chambre que Lilian ? Et vous vous allez dormir où ? Et vous allez faire quoi quand je serai à l’école... ?

Et oui, ça trotte dans nos têtes tous ces changements alors imaginez ce que c’est pour une petite puce de quatre ans.

Une fois arrivés, nous entrons d’emblée dans le rythme guadeloupéen : les valises arrivent une par

---

<sup>1</sup> Doud’ est le diminutif du mot « doudou » qui veut dire « chéri » en créole.

une laissant entre elles d'interminables espaces sur le tapis et nous découvrons enfin les nôtres au bout d'une heure. Une personne de l'agence de location de voitures nous attend avec sa pancarte : « famille Berlet », et se pose alors le premier problème : un petit coffre et cent kilos de bagages. J'ai mis un temps fou à faire ces bagages, faisant et défaisant les valises cinq fois de suite pour être sûre d'emmener l'essentiel sans rien oublier ; une vie dans cent kilos, ce n'est pas du gâteau. Un conténaire va suivre mais pour moi, ce n'est pas la même chose, les affaires auxquelles je tenais devaient être avec nous dans l'avion, et maintenant dans cette voiture ! La chaleur ralentit notre efficacité mais nous arrivons à tout rentrer, les bagages et les enfants. Sur la route, les enfants découvrent notre nouveau lieu de vie. Les cocotiers remplacent nos sapins, et assez vite nous entrevoyons la mer, d'un bleu turquoise immaculé et d'un infini qui inspire tant les poètes et les rêveurs. Lorsque nous traversons Le Moule, ville de Grande-Terre qui borde la mer, François ne peut s'empêcher de faire une halte devant le spot de surf.

– Ouah, y'a du gros là, je vais pouvoir m'éclater.

Langage de passionné du surf !

Dix minutes après, nous arrivons à St François. Notre maison est une maison de famille dont mon mari a hérité il y a trois ans, ses parents n'y venant que quelques semaines par an et préférant occuper un petit bungalow y attendant. Toute de plain pied, avec une grande terrasse et un immense jardin, je me sens déjà chez moi. Elle forme un « L » autour de la terrasse et comprend trois chambres et salles de bains, un salon et une cuisine toute en long donnant sur l'extérieur puisque c'est sur la terrasse que nous

passons la majeure partie de notre temps. La famille de François qui réside dans le même quartier nous accueille à bras ouverts comme si elle me connaissait depuis toujours. A ma grande surprise, une photo de moi trône dans leur salon. François a tenté de m'expliquer son arbre généalogique mais je n'ai pas tout retenu. Ce sont des gens adorables qui prennent le temps de vivre, dans une simplicité embarrassante et loin des tracas de la métropole. Nous avons droit dès notre arrivée à notre premier colombo<sup>2</sup>.

La première semaine est consacrée à l'organisation : Nous achetons une voiture, une fiat punto blanche (J'en ai déjà croisé trois cent soixante-huit depuis qu'on est arrivé !) qui va s'avérer être d'un très bon usage pour le sable : remplie dès la première sortie à la plage, elle n'aura de cesse d'être nettoyée puis ensablée par les petons de ma tribu !

La rentrée de Laura s'effectue à merveille dans une école maternelle toute ouverte sur l'extérieure avec un hall central rempli de plantes. Elle est ravie de se faire des nouvelles copines et découvre avec enchantement qu'il y a deux goûters par jour ! Les horaires varient un peu de la métropole, s'adaptant au rythme d'ici et au climat : tout le monde se lève très tôt et est beaucoup plus efficace le matin ! Laura commence à huit heures pour finir à seize heures et l'emploi du temps de l'après-midi est consacré à... la sieste !

---

<sup>2</sup> Plat typique antillais d'origine indienne à base de riz et de poulet cuisinés avec un épice du nom de « massale » et agrémentés de lentilles et giromon en purée. Lors des cérémonies indiennes, nous le mangeons avec les doigts sur les feuilles de bananier.

L'inscription de Lilian à la crèche est plus corsée. Il reste accroché à moi et ne veut pas entendre parler de copains, alors que l'endroit où il va passer quatre jours par semaine est plutôt accueillant : de grandes pièces communiquant toutes vers l'extérieur, très aérées, colorées et remplies de jeux.

François, quant à lui, rencontre son associé avec lequel ils vont tenir un bar de plage plutôt sympa où tout le monde travaille les pieds nus dans le sable (on se croirait dans le film « Cocktail » !). Pour finir, je réceptionne mes premiers cours : je vais passer mon CAPE par correspondance pour devenir professeur des écoles. Mais au bout de quelques jours, j'ai la triste impression d'être beaucoup moins courageuse au soleil. A Strasbourg, j'étais assistante juridique. Ce boulot me plaisait énormément au début. J'avais l'impression d'être une « working girl », me rendant toujours disponible pour satisfaire les deux avocats associés pour qui je travaillais, un couple qui ne vivait que pour son travail. Mais ils m'ont vite rendu la vie dure, m'obligeant à leur rendre toutes sortes de services. C'est avec l'arrivée de Laura que mes priorités ont changé et que ma vie de famille a pris le dessus sur mon ambition. Quand je me suis rendue compte qu'elle voyait davantage son papa que moi, j'ai craqué et tout plaqué. Le métier de professeur des écoles m'est apparu comme LA solution : continuer à avoir une vie active tout en profitant de mes enfants... et des enfants des autres par-dessus le marché ! J'ai toujours eu l'impression que la communication était plus facile avec eux : de la franchise, pas de faux semblants ni d'ambiguïté, de l'énergie à revendre et surtout une foi dans la vie et une joie de vivre que l'on perd trop rapidement adulte.

## 2

Vingtième jour après notre arrivée, notre quotidien s'est mis en place. François est ravi de son travail, Laura de son école et Lilian de la crèche. Je ne peux pas en dire autant de mes cours. La pédagogie, les nouveaux programmes et la didactique ont encore beaucoup de secrets pour moi ! Il faut dire que tous les jours après l'école, nous allons rejoindre François et nous nous installons sur la plage. Châteaux de sable, baignades et coquillages ont nettement plus d'attrait que le complément circonstanciel au CE2 ou la méthode syllabique en CP ! Même quand je suis à la maison, c'est dur de bosser ! Allongée dans un hamac avec un bouquin de pédagogie, la vue des colibris m'hypnotise. Je ne choisis pas la facilité en m'installant ainsi pour travailler !

Et puis il y a les amitiés qui se forment. Lundi, je suis allée à la sous-préfecture pour faire la carte grise de la voiture. Plus jamais on ne change de voiture ! J'arrive à l'ouverture, on me donne le numéro soixante-deux en m'annonçant qu'on en est au numéro... huit ! Alors évidemment, on discute. C'est là que j'ai fait la connaissance d'une « ex métro » qui

vit là depuis dix-huit ans : Angélique. Elle bosse comme cuisinière dans une boîte de nuit du Moule : le « shiva ». Elle m'apprend qu'il y a énormément de « métros » qui font comme nous, quitter tout pour s'installer ici. Certains ont le coup de foudre et s'intègrent à merveille, d'autres bloquent sur certains aspects tels que les moustiques, les coupures d'eau, les files d'attente dans les services d'administration, et ont tendance à avoir la grosse tête, comme si l'esprit des colonisateurs se réincarrait en eux ! En tout cas, elle ne retournerait en métropole pour rien au monde.

Le lendemain, même scénario qu'à la préfecture mais à la poste... Dany Boon a dû passer par là pour s'inspirer ! Je rencontre Anne-Laure, une instit qui vit à St François d'origine désiradienne. On se retrouve tous les mercredis sur la plage des raisins clairs et on refait le monde en se racontant nos vies. Nous avons grandi dans des univers complètement différents, elle sur la petite île de la Désirade au milieu des pêcheurs et des combats de coqs, avec une vue imprenable sur les Caraïbes, moi dans les montagnes au milieu des vaches et des myrtilles avec une vue imprenable sur les stations de ski. Anne-Laure enseigne en cycle 2 et me donne plein de petits conseils pour remplir mon dossier d'entretien que je fais autour de l'erreur et de sa représentation.

Sa famille (pêcheurs de pères en fils) vit sur la petite île de la Désirade et ne vient sur la Grande-Terre qu'une fois par mois. Elle décide justement de nous y emmener le mercredi suivant. Nous prenons le bateau au port de St François et passons par la pointe des Châteaux. Ici, ça bouge ! Cette avancée rocheuse est offerte aux vents et battue inlassablement par la

mer, ce qui en fait un endroit magnifique, qui me rappelle des souvenirs de vacances en Bretagne. Quelques surfeurs sont là pour profiter des vagues malgré la pancarte « baignade interdite ». Le trajet est court mais éprouvant : quelques passagers sont malades et je dois user de toute ma concentration pour ne pas en faire autant, m'occupant de Laura paniquée qui se voit couler et Lilian excité qui se voit sauter ! Quarante minutes après nous accostons dans un petit port aux couleurs bleu turquoise et bordé de cocotiers. C'est une toute petite île où passe une seule route de onze kilomètres de long. Peu de touristes y vont et son caractère sauvage en fait un endroit préservé et plein de charme. Anne-Laure me fait faire le tour de l'île, ou plutôt la traversée, en nous montrant ses magnifiques plages, sa petite école, la station météo au bout de l'île, le pit'à coq où ont lieu les fameux combats de coqs et le bateau de pêche de son papa. Sa maison offre une vue imprenable sur la mer. Les gens ici semblent vivre hors du temps, dans le calme, l'authenticité et la simplicité. Là encore, je suis accueillie comme si j'étais de la famille et nous dégustons un délicieux colombo sur les feuilles de bananier. Les enfants sont tout étonnés d'avoir le droit de manger avec les doigts et s'y font plus vite que moi. C'est là qu'Anne-Laure me raconte sa rencontre avec Bertrand. Sa maman insiste pour réentendre ce récit.

– Bertrand est venu passer des vacances ici il y a un peu plus d'un an. Un mercredi comme les autres où je profitais de mon jour de congé pour aller sur la plage des raisins clairs, je vis sortir de l'eau un homme muni d'un tuba, d'un masque et de palmes. Il avait deux kilos de crème solaire sur le corps, ce qui

m'arracha un sourire. Il s'en aperçut et s'approcha de moi. Je me suis dit qu'il allait m'insulter pour m'être moquée de lui. Au contraire, il me complimenta sur ma peau, évidemment bronzée, et s'installa à côté de moi, me posant une foule de questions sur ma « si belle île ». Il voulait tout faire, tout voir, mais était seul et ne connaissait rien. Comme les vacances de La Toussaint approchaient je lui donnais rendez-vous pour l'accompagner dans ses visites. Il faut dire que sous ses couches de crème, il avait un corps magnifique.

– Ah ça oui ! renchérit sa maman.

– Et après ?

– Et bien, au bout d'une semaine on avait fait le tour de l'île et depuis on ne peut plus se quitter.

– Tu te rends compte qu'il n'est jamais rentré, qu'il a voulu rester ici pour ma petite doudou, ajoute sa maman.

Une fois dans le bateau, Anne-Laure me dit :

– Je ne t'ai pas tout dit tout à l'heure parce que maman était là, mais j'ai omis quelques détails.

– Ah bon ? Lesquels ?

– Mattéo est arrivé sans qu'on s'y attende, ce qui a un peu forcé le destin. Mais quelle joie !

La semaine se termine dans une ambiance studieuse. Je me décide enfin à me mettre sérieusement au travail.

### 3

Nous sommes mercredi et pas d'Anne-Laure en vue. Mattéo est peut-être malade. De toute façon je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Entre Laura qui veut changer de maillot de bains toutes les cinq minutes et Lilian qui manque de se noyer toutes les quinze secondes, j'oublie vite son absence. D'autant que je la verrai demain puisqu'elle enseigne à mi-temps dans l'école de Laura en CE1. François nous rejoint à la fin de son service et nous allons à notre tour admirer les fonds sous-marins.

– J'aurais dû prendre mon fusil, il y a d'énormes poissons-chats.

– Tu iras demain avec Olivier.

– OK. Tiens, en rentrant, si on passait prendre du poulet boucané ?

– Ouais, super papa ! répond Laura qui ne rate pas une miette des conversations concernant son estomac !

Ce soir là, les enfants sont vite couchés, éreintés par un mercredi passé à la plage. Je tente d'appeler Anne-Laure mais sans succès.

Nous nous couchons tôt, comme d'habitude depuis que nous sommes là. Les ventilateurs que nous avons

installés de chaque côté du lit nous soulagent un tout petit peu d'une chaleur étouffante et leurs ronflements rendent secret le temps qu'il fait dehors : impossible de savoir s'il pleut, s'il vente. Le chant du coq des voisins est inaudible. La sonnerie du téléphone est quant à elle, plus forte que les ventilos et me réveille à trois heures du matin, François est, lui, imperturbable.

– Nath !

Je reconnais à peine la voix d'Anne-Laure tant elle est brouillée par ses pleurs.

– Que se passe-t-il ma belle ?

– Bertrand a eu un accident de voiture. Je suis à Pointe à Pitre à l'hôpital mais personne ne veut me renseigner.

– J'arrive !

– Je veux bien. Mattéo est avec moi et n'en peut plus.

– A tout de suite.

J'avertis rapidement François et grimpe dans ma Punto à toute allure. La route est déserte. Ça change de la journée où la traversée du Moule est interminable. Mais le trajet me paraît long tant je suis inquiète pour Bertrand. Dès que j'arrive, je trouve Anne-Laure dans une salle d'attente lugubre et froide tenant son petit bout de neuf mois endormi dans ses bras. Elle est effondrée.

– Alors, comment va-t-il ?

– Cela fait des heures que j'attends sans nouvelle.

Je ne peux qu'attendre avec elle, impuissante. Qu'a-t-il bien pu arriver à Bertrand. Les routes sont dangereuses la nuit mais il a l'habitude et est plutôt prudent. D'après ce que me raconte mon amie, il a

raté un virage, ce qui me surprend encore plus. Des pompiers arrivent avec un vieil homme sur un brancard respirant à l'aide d'un masque. Pas de précipitation, pas de médecin qui court à leur rencontre comme dans les films. Ils l'installent sur un lit de fortune dans le couloir et déposent une fiche à la secrétaire. A côté de nous, un couple attend avec une petite fille depuis presque aussi longtemps que nous.

– Elle est malade ? Leur demande Anne-Laure.

– Non, non. C'est sa maman qui a fait un malaise et nous attendons d'avoir de ses nouvelles.

Que c'est gai ! Mattéo se réveille, mal installé, et pleure d'épuisement. Je croise un médecin et l'apostrophe pour avoir des nouvelles de Bertrand, mais il semble ne pas être au courant et me renvoie m'asseoir en me disant :

– Quelqu'un va venir tout à l'heure.

« Tout à l'heure » ! Vraiment très précis comme indication !

Finalement, une femme médecin blanche, d'une quarantaine d'années s'avance vers nous l'air lugubre, ce qui ne présage rien de bon.

– Je suis désolée mais nous n'avons rien pu faire. L'airbag ne s'étant pas déclenché, les blessures de votre mari étaient trop profondes et irréversibles.

Ces mots résonnent dans ma tête et je rattrape Anne-Laure qui manque de s'effondrer, protégeant du même coup Mattéo.

Je les tiens très fort contre moi pendant de longues minutes. Tout bascule si vite dans une vie. Les mauvaises nouvelles arrivent plus vite que les bonnes. Et voilà une maman qui se retrouve toute seule avec son petit bout de quelques mois. Il grandira sans son

papa. Je mesure ce vide depuis que j'ai des enfants. Il faut voir les liens qu'ils tissent avec nous. Et le rôle de François est aussi important que le mien. Nous nous complétons et leur apportons des choses si différentes.

Je les ramène chez moi pour ne pas les laisser seuls. Une chambre est toujours disponible dans la maison en prévision des visites de nos amis et familles de métropole.

– Il faut que je prévienne ses parents, me dit-elle. C'est déjà le matin à Lyon.

– Prends mon téléphone, je vais coucher Mattéo.

Le petit ange dort déjà dans mes bras, épuisé par le trajet et par les émotions de sa maman qu'il a du mal à comprendre.

Quelques minutes après, Anne-Laure me rejoint dans la chambre.

– Je n'arrive pas à les joindre. Le numéro n'est pas le bon. C'est incompréhensible.

– Tu les as déjà appelés auparavant ?

– Non, c'était toujours Bertrand qui les avait et qui me donnait de leurs nouvelles. Je ne les ai même jamais rencontrés.

– Ne t'inquiète pas, essaie de dormir un peu et on se renseignera demain auprès de son patron.

Je lis dans son regard tellement de tristesse et de douleur !

– Allez, il faut essayer de dormir un peu, tu as l'air épuisée.

– OK. Merci pour tout Nath. Je ne sais pas comment je pourrais affronter tout ça toute seule.

– C'est normal. Ça sert aussi à ça les amis.

François est réveillé et je lui raconte le drame. Il est sous le choc lui aussi. Bertrand et lui étaient devenus amis et allaient parfois chasser ensemble. On se retrouvait tous le soir pour déguster leurs poissons grillés au barbecue.

La nuit est courte et je pense à Anne-Laure, qui va devoir tout organiser toute seule. C'est déjà dur de perdre un être cher, ça n'arrange rien de devoir aller voir le prêtre, le croque-mort, la famille, pour organiser son enterrement. Comment va-t-elle faire si elle n'arrive pas à joindre les parents de Bertrand ?

D'autant plus que les sépultures en Guadeloupe durent plus d'une semaine. On enterre le défunt puis on le prie tous les soirs, en recevant toutes les personnes qui le connaissent. Le deuil dure ensuite six mois, pendant lesquels on ne fait plus de fête.

Laura me détourne de mes pensées.

– Maman, je peux me lever ?

– Bien sûr ma chérie.

Il est sept heures. Le temps de tous se préparer et nous voilà dans la voiture direction l'école, la crèche puis le bar de François. Les enfants n'ont pas remarqué la présence d'Anne-Laure à la maison. Comment leur en parler, ils sont si petits ? Je rentre afin de garder Mattéo pour qu'elle puisse tout organiser.

– Tu veux que je t'accompagne ?

– Non, je préfère y aller seule et que tu restes avec Mattéo. Je vais d'abord passer à son travail pour avoir ses coordonnées en métropole.

– Ok mais avale quelque chose avant de partir, tu as vraiment une petite mine.

– Je vais juste boire un café. Je n’ai rien dormi. Tu te rends compte Nath, il n’est plus là, c’est fini, me dit-elle en s’effondrant dans mes bras.

Je la serre très fort, ne trouvant pas les mots qui pourraient la reconforter.

Je m’active dans la maison pour ne pas trop penser. Mattéo dort encore, épuisé par la nuit qu’il vient de passer. Impossible de me mettre au boulot.

J’entends la voiture d’Anne-Laure tourner dans l’allée. Ça fait seulement une heure qu’elle est partie. Aurait-elle oublié quelque chose ?

Elle sort de sa voiture en courant, l’air affolé.

– Que se passe-t-il ?

– J’ai vu Mr Marlot, le directeur de l’agence immobilière. Il m’a exprimé ses condoléances et m’a rendu les clés de son appartement.

Elle prononce ce dernier mot très lentement comme si elle l’épelait, le tout saupoudré d’une dose de rage et d’incompréhension.

– De son appartement ?

– Apparemment il avait un logement ici depuis deux ans.

– Mais c’est bien avant que vous vous soyez rencontrés !

– Je n’y comprends rien. Pourquoi m’aurait-il raconté qu’il était en vacances ici depuis deux jours ?

– Peut-être l’appartement t’apportera-t-il des réponses.

– Viens avec moi s’il te plait. Je vais poser Mattéo à la crèche.

– D’accord.

Une heure plus tard, nous sommes devant les marines de St François, un lotissement un peu défraîchi qui a dû connaître ses heures de gloire dans les années quatre-vingts, avec plusieurs appartements entourant une piscine, au bord de la marina, plutôt déserte à cette heure matinale. Cet endroit est surtout fréquenté le soir pour ses nombreux restos et ses balades moins difficiles qu'en plein jour où le soleil est étouffant. Anne-Laure est livide à l'idée de ce qu'elle va découvrir et n'ose plus faire un pas. Je prends les devants et enfonce la clé dans la serrure de l'appartement sept.

J'ai l'impression bizarre d'être observée. Je regarde de tous les côtés mais ne vois personne.

C'est un studio d'environ trente mètres carré impeccablement entretenu. Rien ne traîne. Un canapé d'angle sépare le coin cuisine du salon. La déco est faite avec beaucoup de goût, des couleurs chaudes pour le salon, une cuisine américaine toute en inox ; le coin chambre est composé d'un grand lit sobre, sans tête de lit, d'un paravent représentant un paysage de montagne et d'une grande armoire dont les portes sont des miroirs. C'est dans l'un de ces miroirs que je surprends le regard démuni d'Anne-Laure, qui me dit aussitôt.

– Tu te rends compte, il vivait ici, si ça se trouve avec quelqu'un. Il menait une double vie ! C'est horrible !

– Quelqu'un vivait bien ici mais peut-être pas Bertrand. Et puis tu sais, il n'y a aucune trace de la présence d'une femme ici.

A peine ai-je terminé ma phrase qu'Anne-Laure se met à ouvrir tous les placards et tiroirs du studio.

Elle y trouve des vêtements et chaussures d'hommes, des affaires de toilette mais ce qui la stupéfie est le contenu du tiroir de sa table de chevet : différentes cartes d'identité, toutes avec la photo de Bertrand mais des noms différents.

– Julien Lagarde, Cyril Bonifac, Marius Valert. Mais qu'est-ce que ça signifie, il avait plusieurs vies ? Il était agent secret ? Cambrioleur ?

– Il ne t'a jamais rien volé !

– Non, mais peut-être a-t-il volé d'autres personnes.

– Il faut d'abord que l'on découvre sa véritable identité avant de faire des plans sur la comète.

– En tout cas il m'a menti et ça me rend folle !

– C'est normal mais il y a peut-être une bonne raison.

Soudain, la porte d'entrée claque et nous sursautons toutes les deux. Anne-Laure me fait signe de me taire et de me cacher. Quelqu'un vient d'entrer, ses pas résonnent dans l'appartement vide. Des placards sont ouverts. Anne-Laure est sous le lit, quant à moi, je suis tapie derrière le rideau. Impossible qu'il nous rate. S'il fouille partout, il va forcément tomber sur nous. Que va-t-il se passer ? Est-il armé ? Que cherche-t-il ? Il est dans la cuisine et je l'entends s'énerver en ouvrant tous les tiroirs. Je n'ose pas sortir de ma cachette et ne vois pas de quoi il a l'air. Au moment où il se dirige droit sur nous, j'ai une bouffée de chaleur et n'arrive plus à reprendre mon souffle. En une fraction de seconde, je réalise qu'il va nous trouver et peut-être nous... quelqu'un ouvre la porte brutalement.

– Ka ou fait ti mal ?<sup>3</sup> C'est pas chez toi ici ! Tu n'as rien à faire là. Sors d'ici.

---

<sup>3</sup> Que fais tu ici mec ?

– Ça va, j’y vais.

Il répond d’une voix grave, sans accent antillais.

Les deux hommes ont refermé la porte et nous voilà saines et sauvées. Nous attendons quelques minutes puis sortons à notre tour. Je suis encore sous le choc en repensant à l’homme qui est entré en deuxième et qui nous a sans le vouloir peut-être sauvé la vie.

– Ce devait être le gardien.

– C’est bizarre qu’il ne nous ait pas vues.

– Il faudrait aller le voir pour savoir si Bertrand vivait ici et s’il y avait quelqu’un d’autre.

Anne-Laure réagit bizarrement, sans doute choquée par tous les bouleversements qui sont survenus dans sa vie en quelques jours. Elle reste sans voix de longues secondes, le regard dans le vide, puis me dit :

– On ira demain, il faut que j’aille chercher Mattéo.

– Ok, on se retrouve à la maison.



## 4

Lorsque je rentre à la maison, il est quatorze heures. François a emmené Laura à l'école, couché Lilian et il regarde les infos. Toujours des « bonnes » nouvelles : un ouragan à Haïti, pays déjà si démuné, une disparition d'enfant, la guerre en Afghanistan, la crise financière mondiale, une fusillade en Finlande... Quand va-t-on avoir des bonnes nouvelles, des moments de paix et de sérénité ? J'ai la sensation que tout va de travers. Je suis toujours paniquée par tout ce qui se passe dans le monde et par notre incapacité à changer tout ça.

Je raconte à François notre découverte de la journée, en faisant l'impasse sur l'intrusion du mystérieux inconnu, ne voulant pas l'inquiéter.

– Ne vous faites pas trop de films avant de connaître la vérité. Il faudrait que tu trouves déjà sa véritable identité à travers tous ses papiers.

– C'est ce que je pensais faire demain en cherchant sur les pages blanches. Comment vont les enfants ?

– Pas mal, sauf que Laura a la « galère » !

C'est le nom qu'elle donne à la diarrhée.

– Et comment s'est passé la crèche pour Lilian ?

– Il n’a pas voulu lâcher son doudou de la matinée !

– Bon, je vais faire comme lui et me reposer un peu. Je suis vannée.

– OK, moi, il faut que j’emmène Olivier à Pointe-à-Pitre. A tout à l’heure doud’.

– A tout à l’heure.

Mais impossible de dormir. Trop de « pensées négatives ». Une fois que ça commence, c’est le cercle vicieux. Tout le malheur du monde et d’Anne-Laure s’abattent sur moi. Je ne tiens plus, il faut que j’aïlle voir sur internet à quoi correspondent tous ces noms.

Evidemment, le résultat n’est pas probant étant donné que je n’ai accès qu’au fichier des pages blanches ! Tous les noms de famille existent mais il n’en est pas de même pour les prénoms. Je ne trouve aucune identité complète utilisée par Bertrand. Il va falloir que je me contente des noms de famille et que j’appelle des dizaines de personnes en leur décrivant le mari d’Anne-Laure.

Bonifac, Valere, Legarde, Lessac. Plus de cent quatre-vingts réponses ! La tache va être ardue.

Je tente d’appeler Anne-Laure mais elle ne répond pas. Elle doit être débordée. Il faut penser à tellement de choses quand quelqu’un décède. L’enterrement a lieu après demain.

Lilian se réveille et me sauve de mes interrogations. C’est fou comme un enfant vous oblige à aller bien. Je décide de l’emmener à la plage de l’anse à la Gourde sur la route de la pointe des Châteaux. Ça va me changer les idées. Lilian adore l’eau. A bientôt deux ans, il sait presque nager. Au bout d’une demi-heure,

ses yeux bleus couleur caraïbe sont rougis par l'eau salée et il montre quelques signes de fatigue. Je le sors de l'eau et nous voilà partis dans la construction d'un énorme château. Mais mon esprit reste occupé par Anne-Laure et par notre mésaventure de ce matin. Ce visiteur nous voulait peut-être du mal ! Mais pour quelle raison ?

– AO... AO...

En langage Lilian, cela veut dire Allo. Ah oui ! Mon téléphone sonne !

– Nath ? C'est Anne-Laure.

– Comment vas-tu ? Où en es-tu ?

– Je suis passée aux pompes funèbres et à l'église pour l'enterrement. Mais je n'arrête pas de penser à sa famille. Il faut que je la trouve.

– Ecoute, les noms de famille m'ont donné des dizaines de numéros. Il faudrait qu'on se les répartisse.

– Ok, merci beaucoup.

De retour à la maison, j'installe Lilian devant un dessin animé (il y a des cas de force majeur !) et attends Anne-Laure qui ne tarde pas à arriver avec Mattéo dans les bras.

Nous réduisons nos recherches à Lyon. Bertrand avait toujours parlé à sa femme de Lyon et nous espérons que c'est parce qu'il connaissait sincèrement cette ville. Nous trouvons une quarantaine de numéros qui porte ces noms.

– Ça va être long, il faut qu'on se partage tout le monde.

– Ok, je prends les vingt premiers.

– Je rentre chez moi pour appeler les autres et on se tient au courant sur les portables.

– D'accord, laisse-moi Mattéo puisqu'il dort.

– Merci beaucoup. A tout-à l'heure.

– Au fait, ajoute-t-elle ? Qu'est-ce qu'on va leur dire ?

– Et bien, on leur dit qu'on est à la recherche de la famille d'un ami qui a des ennuis et que l'on ne connaît que son nom de famille. Puis on leur décrit Bertrand, son âge, sans oublier de dire qu'il a quitté la métropole depuis deux ans.

– On va passer pour des folles !

– Sûrement mais pas lorsque l'on va tomber sur sa véritable famille, et tant pis pour les autres !

Mes recherches s'avèrent périlleuses. D'autant plus qu'avec le décalage horaire il est déjà vingt-deux heures en France et que c'est tard pour appeler. Un point positif est qu'à cette heure-ci, les gens sont généralement chez eux.

Mince ! C'est l'heure d'aller chercher Laura à l'école et j'ai les deux garçons. J'appelle François pour savoir où il en est. Coup de bol, il sort du Moule et passe la prendre.

Les huit premiers appels sont vite écourtés. Les gens n'y comprennent rien et n'ont personne dans leur entourage qui a disparu et qui correspond à la description. Le neuvième ne répond pas. Il est maintenant vingt-trois heures là-bas. J'appelle Anne-Laure et nous décidons d'arrêter pour aujourd'hui. Elle non plus n'a pas réussi à contacter quelqu'un qui connaissait Bertrand. Je l'invite à revenir à la maison pour ne pas rester seule. Nous habitons deux quartiers voisins, Desvarieux et Bragelogne, et les allers-retours sont heureusement vite faits. Je vais même parfois la voir à pied lorsque le soleil ne cogne pas

trop fort. Il y a quelques temps, je suis malheureusement tombée sur un « os » en y allant : un chien mort recouvert de chaux (c'est la pratique ici). J'ai mis plusieurs heures à me débarrasser de l'odeur de mort qui m'avait envahie à ce moment là.

Je me couche avec une impression d'inachevé aussi bien pour Anne-Laure que pour moi. Depuis hier, j'ai complètement délaissé ma famille. Heureusement que François assure et ne me fait aucun reproche ! Allez, demain, ça ira mieux !

Je me réveille pleine de bonnes intentions. Je prépare les chocolats des enfants, le café de François et vais même lui chercher le journal et les croissants.

– Qu'est-ce qui t'arrive ce matin ? me dit-il.

– J'ai envie de m'occuper de vous.

– Ça c'est sympa. Bon, je file, je vais être en retard. Donne-moi des nouvelles de vos recherches sur Bertrand.

– Ok, à ce soir.

Une fois les enfants posés à l'école et la crèche, je rentre à la maison et trouve Anne-Laure faisant les quatre cents pas en nuisette sur la terrasse.

– Bonjour ma belle, comment as-tu dormi ?

– Mal. Je me pose trop de questions. Avant de continuer nos coups de fil, j'aimerais passer voir le concierge de l'immeuble de Bertrand.

– C'est parti !

Nous avons du mal à le trouver. Une fois dans le lotissement, nous ne savons pas où chercher. Un couple de retraités traverse la cour intérieure en paréo et les bras chargés de sacs de plage. De jeunes lycéens semblent faire l'école buissonnière et écoutent à fond

des morceaux de raggaï. Nous leur demandons où trouver le concierge de l'immeuble et ils font comme s'ils n'avaient rien entendu. Finalement, nous voyons quelqu'un sortir les poubelles.

– Bonjour, est-ce que c'est vous qui vous occupez du lotissement ?

– Tout à fait Madame.

– Connaissez-vous le monsieur qui habite l'appartement sept.

– Mr Jutin. Oh, je ne le vois pas beaucoup vous savez.

Encore un autre nom ! Peut-être est-ce le bon, il faut que je le retienne !

Anne-Laure lui montre une photo sur laquelle on voit Bertrand avec Mattéo dans son porte-bébé avec en arrière plan la Pointe des Châteaux. Il n'aura connu son fils que quelques mois ! C'était un homme discret, tant dans son tempérament que dans son allure, ni grand ni petit, ni gros ni maigre, les cheveux blonds coupés courts, des yeux bleus emprunts de gentillesse.

– Est-ce que c'est lui ? demande mon amie au concierge.

– Tout à fait madame, répond le vieil homme.

J'ai l'impression qu'elle va s'évanouir.

– Depuis quand ne l'avez-vous pas vu ?

– Il est passé il y a un mois pour prendre son courrier. Mais il ne vivait plus ici depuis un moment.

– Etait-il parfois accompagné ?

– Mais qui êtes-vous pour poser toutes ces questions ? s'insurge-t-il, l'air méfiant.

– Je suis sa femme.

– Alors posez-les lui !

...

– Merci au revoir.

Anne-Laure a les larmes aux yeux.

– On n'est pas plus avancé !

– Ne t'inquiète pas, on va bien finir pas trouver qui il était.

– Je commence à en douter.

Nous rentrons et nous remettons sans entrain à notre dur labeur d'enquête téléphonique. Je débite maintenant la phrase par cœur et sans trop d'espoir :

– Bonjour, j'appelle de la part d'un membre de votre famille qui s'est installé en Guadeloupe il y a deux ans.

A chaque fois j'ai la même réponse, toujours sur un ton surpris :

– Mais nous ne connaissons personne qui vit là bas. Comment s'appelle-t-il ?

Je commence à en avoir assez lorsqu'enfin, la réponse que me donne la dame au bout du fil m'offre une variante.

– En Guadeloupe depuis deux ans vous dîtes ? Comment s'appelle-t-il ?

– Nous pensons qu'il utilise un faux nom mais je peux vous donner sa description.

Et pendant que je lui communique son âge, son allure, ses signes particuliers, j'entends des soupirs de soulagement à l'autre bout du fil.

– Mais c'est Marius, notre fils !

Mon dieu, dire que je vais lui enlever tout espoir dans quelques secondes ! Comment vais-je m'y prendre ? Je décide de lui passer Anne-Laure, c'est à

elle de lui annoncer son décès tout en se présentant. Je m'éloigne pour la laisser tranquille pendant ce moment de confiance et je la retrouve quelques minutes plus tard encore plus triste qu'avant.

– C'était horrible, dans la même minute elle a retrouvé puis perdu son fils. En fait, il me mentait car il ne l'a jamais appelée. Il a disparu sans raison il y a deux ans alors qu'il avait une femme ! Je t'avais dit qu'il y avait quelque chose de louche.

Je tente une blague pour détendre l'atmosphère mais le cœur n'y est pas.

– Il a peut être tout simplement vu dans les cartes qu'il fallait qu'il te rencontre.

Anne-Laure ne le prend pas comme je l'aurai voulu et part se reposer, me laissant seule avec ma honte d'oser ironiser dans des moments pareils.

## 5

Il est six heures trente et comme chaque matin, François me réveille avec de doux baisers.

– Tu vas préparer les chocolats des enfants ? Ils sont réveillés.

– OK. Au fait, tu es rentré tard du boulot hier. Je n'ai pas pu te raconter l'avancement de nos recherches sur Bertrand.

– Alors ?

– Nous avons enfin réussi à trouver ses parents, Hervé et Martine Valere. Ils habitent à Lyon et prennent le premier avion.

– Que vous ont-ils appris ?

– Rien, ils n'avaient pas vu Bertrand depuis deux ans et sont sous le choc d'apprendre à la fois sa nouvelle vie en Guadeloupe et sa mort précipitée ! En fait, il s'appelait Marius et avait tout quitté sur un coup de tête.

– Mais alors qui contactait-il quand il disait joindre ses parents ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Comment va Anne-Laure ?

– Elle ne se donne pas le temps de penser à elle tant elle est préoccupée de connaître la vérité.

– Maman !

Laura arrive en courant sur notre lit. Ses longues boucles blondes nous chatouillent le visage.

– Bonjour ma doud', as-tu bien dormi ?

– Oui, j'ai fait plein de beaux rêves de toi ! Maman, hier avec papa, on est allé allumer des bougies pour la maman et le papa de papi ; c'était super.

A la Toussaint en Guadeloupe, la coutume est d'aller sur la tombe de sa famille pour y allumer des bougies. L'ambiance n'est pas du tout la même qu'en métropole. La première fois que j'y suis allée, j'ai ressenti une vague de chaleur et une sensation de communion et de bien-être. Les gens ne viennent pas pour pleurer le mort mais pour être avec lui. Tour le monde se retrouve pour discuter, assis sur la tombe, à la lumière des bougies, ce qui donne une tonalité plus joyeuse que triste. C'est l'occasion d'être proche de sa famille. A l'entrée du cimetière s'installent des camions ambulants pour vendre des bokits<sup>4</sup>, des pops corns, à côtés de stands où sont exposées bougies, fleurs et pierres tombales.

Lilian se réveille et s'installe à son tour sur notre lit. Tout le monde se retrouve devant la panthère rose et j'en profite pour aller prendre ma première douche de la journée. Au mois de novembre, les journées sont lourdes et le minimum vital est de trois douches par jour.

---

<sup>4</sup> Galettes de farine frites dans l'huile et garnies comme des sandwiches.

Aujourd'hui, Anne-Laure va s'occuper de préparer l'enterrement. Je lui ai proposé de garder Mattéo mais elle l'a inscrit à la garderie, la crèche étant fermée le week-end.

– Tu en as déjà tellement fait, m'a-t-elle dit.

– Tu ferais pareil pour moi ma belle.

François me propose alors une petite virée en Basse-Terre, sentant la tension qui règne depuis la mort de Bertrand. J'accepte avec enthousiasme. Les enfants adorent le jardin botanique de Deshaie, ils donnent à manger aux poissons qui se jettent par dizaines sur quelques graines, courant dans les allées magnifiquement fleuries. Vers treize heures, alors que nous pique-niquons, profitant à la fois de la vue sur la maison de Coluche et sur l'immensité de la mer, le téléphone sonne.

– Coucou Nath, c'est Anne-Laure.

– Comment vas-tu ?

– Ça va, dis-moi, pourquoi es-tu allée chercher Mattéo ?

Je reste quelques secondes abasourdie par sa question et n'ose lui répondre.

– Mais je ne suis pas allée le chercher.

Il y a un blanc à l'autre bout du fil.

– Ce n'est pas possible ! La dame de la garderie m'a dit que mon amie inscrite sur la liste des personnes à contacter était passée le prendre.

– Mais pas du tout !

– Alors quelqu'un a kidnappé mon enfant !!! C'est affreux !

– Appelle vite la police, j'arrive.

Lorsque je la retrouve une heure et demie plus tard, Anne-laure est entourée par la police, effondrée et harcelée de questions. Je suis interrogée à mon tour, étant donné que c'est moi qui suis censée avoir récupéré Mattéo. Le flic qui me questionne est blanc, grand et maigre, il a l'air d'avoir la cinquantaine. Il me parle d'une manière froide et détachée. Personne ne semble prêt à reconforter Anne-Laure.

– Les heures qui viennent vont être décisives. Il faut nous donner tous les renseignements possibles sans omettre aucun détail.

Nous racontons alors la mort de Bertrand, sa fausse identité, son appartement et la visite d'un inconnu.

– Vous dites que votre mari ne s'appelait pas Bertrand Faure mais Marius Valere, qu'il avait un appartement caché et qu'il est mort la semaine dernière dans un accident de voiture ? nous fait-il confirmer tout en semblant se demander ce qu'il va bien pouvoir faire de ces renseignements.

J'entends un autre policier, l'air plus courtois, s'adressant à l'un de ses collègues, dire qu'il va demander à la dame de la garderie une description précise de la femme qui est venue chercher Mattéo pour avoir « le début d'une piste » ! Un autre lui répond qu'il a une autre affaire à régler.

Mais que peut-il y avoir de plus important que la disparition d'un bébé ?

– Vous êtes sûre que ce n'est pas quelqu'un de la famille qui l'a récupéré ?

Nous y voilà. Ils ne nous prennent pas du tout au sérieux.

– Vous avez dit vous-même que les heures qui viennent comptent, alors faites tout ce qui est possible et même plus pour retrouver ce bébé !!!

– Calmez-vous madame, on s’en occupe et on vous appelle dès qu’on a du nouveau. Il me faudrait une photo de l’enfant ainsi que la description de sa tenue vestimentaire.

Anne-Laure les lui donne et tous s’en vont sans même un mot de réconfort.

Les secondes nous paraissent alors des minutes, les minutes des heures. N’en pouvant plus, j’appelle tout d’abord François qui réagit de manière très pessimiste :

– Tout ça a forcément un rapport avec le passé de Bertrand. La disparition de Mattéo juste après vos recherches n’est pas une coïncidence !

Ses paroles résonnent dans ma tête telles un glas.

Puis je contacte le CHU de Pointe-à-pitre et tous les centres médicaux de l’île pour savoir s’ils n’ont pas accueilli un bébé ressemblant à Mattéo. Sans succès.

Anne-Laure est incapable de faire quoi que ce soit. De gros sanglots mouillent son visage fin et gracieux, d’ordinaire si joyeux. Je ne sais quoi dire pour la réconforter.

Puis je pense aux parents de Bertrand (alias Marius Valere). Ils ont appris hier l’existence d’un petit-fils. Serait-ce possible qu’ils soient impliqués ? Je fais part de mon inquiétude à Anne-Laure, qui me répond aussitôt :

– Ils doivent être arrivés. Je leur ai réservé un appartement dans la Plantation Sainte Marthe. Allons-y.

Une fois dans la voiture, nous nous accrochons toutes les deux à ce scénario, bien que plusieurs incohérences m'empêchent d'y croire totalement. En effet, pourquoi venir dans un endroit réservé par Anne-Laure s'ils voulaient prendre son fils ? Pourquoi ne pas rencontrer d'abord la maman de leur petit-fils et discuter pour essayer d'obtenir une garde alternée ? Pourquoi se manifester maintenant alors que leur fils n'était plus en contact avec eux depuis deux ans ?

Nous arrivons devant la Plantation. L'endroit est magnifique. Une haie de palmiers borde la route d'accès et quelques marches nous font accéder à une immense piscine à débordement. Aucune ombre au tableau, ni dans l'eau qui prend, grâce au soleil, une couleur bleue d'une transparence inégalée. Seul manque un accès direct à la plage. L'endroit était il y a quelques années un hôtel de luxe puis a fermé et est longtemps resté à l'abandon. Nous avons été contents avec François de voir en arrivant en septembre qu'on lui avait donné une seconde vie.

Anne-Laure est déjà devant la porte, prête à l'enfoncer. Elle se retient et frappe bruyamment, tout en me disant :

– S'ils ne sont pas là c'est qu'ils sont coupables ! Ils doivent se cacher ailleurs avec mon Mattéo.

A peine a-t-elle fini sa phrase que la porte s'ouvre. Un homme d'une soixantaine d'années, le visage doux caché derrière une imposante barbe, arbore un sourire timide. Anne-Laure se jette dessus.

– Où est mon bébé ? Où l'avez-vous emmené ?

L'homme, que je suppose être le père de Bertrand, est décontenancé. Je comprends alors que ce n'est pas

eux et n'en suis pas moins inquiète, au contraire. C'était notre seul plan. Anne-Laure s'effondre alors aux pieds du monsieur. Une femme sort de la salle de bains, son physique svelte contrastant avec la carrure de son mari.

– Mais qui êtes vous ? Qu'arrive-t-il ?

– Je suis votre belle-fille, répond Anne-Laure le visage emprunt de tristesse. On m'a enlevé Mattéo ce midi et mon seul espoir, si on peut le formuler ainsi, était que vous l'ayez avec vous. Mais ça n'a pas l'air d'être le cas.

– Bien sûr que non, je comprends que votre désarroi vous ait poussé à émettre cette idée, mais il ne nous serait jamais venu à l'idée de vous faire du mal. On ne souhaite qu'à vous connaître, vous et votre fils, le seul lien qu'il nous reste avec Marius.

Cette femme, d'une voix douce et rassurante, nous donne envie de nous blottir contre elle pour tout oublier. Un long silence s'installe, durant lequel chacun semble réfléchir à une solution pour dénouer cette tragédie. Le père de Bertrand s'est assis dans le majestueux fauteuil qui trône dans la salle principale. Anne-Laure s'est relevée et regarde par la fenêtre pour, semble-t-il, oublier qu'elle a accusé des innocents. C'est moi qui romps enfin le silence.

– Pourquoi avez-vous coupé les ponts avec votre fils ?

– Ce n'est pas nous, me répond son père. Nous nous entendions à merveille. Marius s'était marié il y a six ans et habitait dans le même quartier lyonnais que nous. Il travaillait comme homme d'affaires dans le quartier de la Pardieu et menait une petite vie tranquille, venant nous voir presque tous les

dimanches. Nous courions ensemble régulièrement au Parc de la Tête d'Or et sa femme, Carine, avait beaucoup sympathisé avec Martine. Mais un jour, notre belle-fille est arrivée chez nous en pleurant pour nous dire qu'il l'avait quittée sans une explication. Nous ne l'avons plus jamais revu.

– Comme ça, du jour au lendemain ?

– Oui. Ça été un terrible choc, mais le pire a été votre coup de fil il y a deux jours.

– Vous dites qu'il était homme d'affaires ? Mais de quelles affaires s'occupait-il ?

– Une boîte de surveillance qui fabrique des alarmes pour les maisons.

Anne-Laure, qui jusqu'à maintenant n'a pas participé à la conversation, prend la parole.

– Alors il a complètement changé de voie. Ici, il était agent immobilier. Il m'avait dit que c'est ce qu'il faisait aussi en métropole.

– Ah bon ?

– Ce n'est pas cette discussion qui va me ramener Mattéo. Vous vous rendez compte que pendant que l'on parle, il est peut-être...

Rien que d'imaginer ce que son petit bout peut vivre en ce moment, mon amie s'effondre à nouveau, ce que je ferais aussi dans sa situation. Mais qui a bien pu l'enlever ?

– Je vais retourner à la garderie. Je veux comprendre ce qui s'est passé.

– Je t'accompagne.

Nous reprenons la route sous des trombes d'eau. La pluie que nous considérons d'habitude comme un moment de répit n'est pas de bonne augure

aujourd'hui, ralentissant notre trajet jusqu'à la garderie. En arrivant, nous surprenons les « taties » dans une discussion houleuse et n'en percevons que quelques bribes.

– Tu es sûre qu'il n'y était pas ce matin ? interroge l'une d'elles.

– Excusez-moi, les interrompt Anne-Laure.

Toutes sursautent.

– Je me trompe ou vous parlez de mon fils !

– C'est que, annonce la directrice bredouille, nous venons de trouver ça dans la boîte aux lettres et nous sommes persuadées que quelqu'un est revenu le déposer.

Elle déplie un petit bout de papier sur lequel est écrit :

*Mattéo : 45°22'31'*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Un horaire ? Non. Je cherche dans mes souvenirs, puis m'exclame soudain :

– Des coordonnées GPS ! Ils ont dû cacher Mattéo quelque part.

Lorsque je vivais encore en Alsace, j'avais une amie plutôt sportive qui utilisait ce genre d'appareil pour ses randonnées et qui nous l'avait prêté pour un week-end. Nous n'avions fait que jouer avec, François s'amusant à entrer le nom d'un magasin pour en connaître les coordonnées GPS ou l'interrogeant au plein milieu d'un tunnel pour savoir s'il était fiable.

– Mon dieu, mais comment va-t-on savoir où il se trouve ? s'inquiète mon amie.

– Il faut qu'on se procure un GPS et que l'on entre les coordonnées se trouvant sur ce message.

Après avoir demandé à la directrice de la garderie de prévenir la police, nous nous lançons corps et âme dans cette recherche, étant obligées de nous rendre au Moule pour trouver un magasin de sport vendant ce genre de matériel spécialisé. Anne-Laure déchire l'emballage à la hâte et nous suivons les indications du GPS qui nous ramène à St François.

– Tu te rends compte le temps que l'on perd, s'affole Anne-Laure, si ça se trouve il est...

– Tourne à gauche. Il nous emmène droit vers la Pointe des Châteaux.

Mais avant d'arriver au bout nous sommes contraintes de quitter la voiture pour pouvoir suivre les indications du GPS qui nous emmènent sur un petit chemin caillouteux menant aux Salines. Nous contournons une mangrove sur un chemin devenu maintenant sablonneux.

– Ce n'est pas possible ! Où est-il ? Je suis sûre qu'on nous fait tourner en rond.

– Regarde, il faut maintenant tourner à gauche.

– Mais il n'y a rien, que des arbres. En plus, ce sont des mancenilliers.

Mon dieu, il s'est arrêté de pleuvoir mais si Mattéo est là depuis plus d'une heure et qu'il est sous un de ces arbres toxiques, c'est catastrophique ! L'eau, en ruisselant sur ses feuilles, entraîne des toxines qui provoquent de très graves brûlures.

Anne-Laure a dû penser à la même chose car elle se met à courir, oubliant de se protéger au cas où quelques gouttes tomberaient encore des feuilles restées humides. Je la guide du mieux que je peux à l'aide du petit boîtier que je ne regarderai plus du tout de la même manière désormais.

– Continue... là... tourne à droite.

– Il est là !

Nous retrouvons son petit ange dans un maxi cosi, recouvert de plusieurs serviettes, et nous empressons de les lui ôter. Il a les yeux bouffis par les pleurs et paraît épuisé.

– Mon chéri, tu vas bien ? Maman est là ! C'est fini !

Je ne peux empêcher mes larmes de monter devant cette situation et malgré cette fin heureuse qui aurait pu être tragique. Les serviettes sont humides, il est donc là depuis un moment, mais il était sous un olivier des antilles et non un mancenillier. J'inspecte son maxi cosi (qui n'est d'ailleurs pas le sien) sans le toucher au cas où on y retrouverait des empreintes, et j'aperçois quelque chose de coincé dans la ceinture, un bout de papier semblable à celui retrouvé à la garderie. Je le donne à mon amie qui le lit à voix haute.

– Si vous continuez à fouiller comme ça, la prochaine fois je le garde !

– « fouiller » !?

– A part l'appart de Bertrand, je ne vois pas ce que tu as fouillé.

– Moi non plus. Tous ces mystères autour de lui commencent à m'inquiéter.

Je suggère à Anne-Laure une idée qui me traverse soudain l'esprit.

– Et si ce n'était pas Bertrand dans la voiture et qu'il ait simulé sa mort pour se volatiliser comme il l'a déjà fait une fois ?

– Tu te rends compte de ce que ça suppose ? Ce serait alors un meurtrier puisque quelqu'un est bien mort. Et pourquoi s'en serait-il pris à Mattéo ?

– Peut-être pour le voir une dernière fois. Où peut-être a-t-il voulu partir avec lui et il aurait changé d'avis soit pour toi, soit parce qu'il est plus difficile de fuir avec un bébé que tout seul.

– Mais fuir quoi ? Il semblait heureux !

– Il faudrait aller vérifier à la morgue avant de faire trop de suppositions.

– Laisse moi y aller seule. Va retrouver ta famille. Il est déjà tard. Je t'appelle ce soir et on se voit demain à l'enterrement.

– D'accord.

Anne-Laure me rappelle vers vingt-deux heures. Quand je suis rentrée, deux heures plus tôt, les enfants étaient couchés et François attendait avec impatience des nouvelles de Mattéo. Lorsque je lui ai raconté le mot laissé par les ravisseurs, il s'est emporté.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? De qui viennent ces menaces ? Si je tiens le salaud qui a fait ça...

– Calme-toi. C'est peut-être Bertrand, j'attends des nouvelles d'Anne-Laure qui est allée voir à la morgue s'il s'agit bien de lui dans l'accident.

Il s'avère que c'était bien lui. Anne-Laure a fait des pieds et des mains pour le voir. Il était déjà tard et la morgue était fermée. Alors elle a rappelé la police pour leur faire part de notre intuition et ils y sont allés ensemble.

– J'ai beau lui en vouloir à mort de m'avoir caché sa vie d'avant, sa femme, c'était horrible de le voir

comme ça, me confie-t-elle au téléphone. Il a le visage tout abîmé mais on le reconnaît bien. J'ai retrouvé aussi chaque marque que je connais si bien sur son corps : sa cicatrice de clavicule cassée, son tatouage sur l'épaule droite et son grain de beauté sur le petit doigt ! Ce que je ne comprends pas c'est qu'ils ont retrouvé un fort taux d'alcoolémie dans le sang, lui qui ne boit que des panachés !

– Ecoute ma belle, je sais que c'est difficile mais tu devrais aller te reposer. Demain va être une journée forte en émotions.

– Ok. A demain et merci encore d'être à mes côtés.



## 6

Cela fait déjà une semaine que Bertrand est enterré. La veillée dure onze jours. Chaque soir, tous ses proches (essentiellement la famille d'Anne-Laure) le prient. Ils sont si gentils et s'occupent d'Anne-Laure à merveille, à la fois affectivement et matériellement ; ils sont pleins d'adorables petites attentions, ce qui atténue le chagrin de mon amie qui se raccroche à son petit Mattéo.

Un soir, au cours d'une de ces veillées, je surprends le regard pesant d'un homme qui ne m'est pas du tout familier, alors que jusqu'à maintenant les visages que je croise me sont plus ou moins connus. Il est grand, noir de type africain alors que la famille d'Anne-Laure est désiradienne et que cette petite île est composée essentiellement de descendants de bretons et de normands. Cet homme n'est donc pas de la famille et reste distant, ne parlant avec personne. Je cherche Anne-Laure et la trouve entourée de sa maman et de sa sœur, et tente de la déranger le moins possible.

– Excuse-moi ma belle, peux tu me dire qui est l'homme assis près de la...

Mes yeux se dirigent vers la fenêtre au bord de laquelle il était assis depuis un bon moment, mais l'étranger s'est volatilisé.

– Laisse tomber, ça devait être un de tes collègues, je ne le vois plus.

J'essaie de taire l'inquiétude qui monte en moi car Anne-Laure a décidé depuis ses retrouvailles avec son fils de suivre le conseil des ravisseurs, ayant trop peur pour lui. Il ne semble pas avoir été choqué par sa journée loin de sa maman. L'enquête de la police sur les maigres indices que constituent les mots et le maxi cosi ne nous a rien appris. Mais j'ai comme une appréhension. Et si tout n'était pas réellement fini ? Je chasse cette pensée et oublie rapidement cet homme qui était peut-être tout simplement un ami ou collègue de Bertrand, et reprends le cours de ma vie.

François travaille comme un forcené en ce moment, ayant pris du temps libre quand j'étais avec Anne-Laure pour s'occuper des enfants. C'est donc avec grand plaisir que je prends le relai, les accompagnant à l'école et à la crèche et variant les activités chaque mercredi et week-end. Le soir, ils ont leurs petits rituels avant que leur papa rentre : petite baignade en sortant de l'école, puis tout le monde prend sa douche (Laura est toute fière de la prendre toute seule) et l'heure qui suit est consacrée aux jeux et à la lecture ; ma puce adore inventer des histoires et les raconter à son frère, ce qui me laisse le temps de préparer à dîner. Cette nouvelle vie me plaît et me change du rythme effréné que j'avais en métropole. Les enfants avaient une nounou qu'ils voyaient plus que moi. Tandis que là, je suis à cent pour cent avec eux. Je profite de chaque instant ; le revers de la médaille est que malgré

les cours, j'ai tendance à m'ennuyer, ne supportant pas la solitude.

Mais depuis le décès de Bertrand, lorsque je suis seule, je n'ai pas le temps, fort heureusement, de gamberger. J'avais accumulé beaucoup de retard dans mes lessives, mon ménage et les cours du CNED. J'ai des devoirs à renvoyer de toute urgence. Celui sur lequel je planche en ce moment a pour sujet : *comment faire de la pédagogie différenciée dans une classe à plusieurs niveaux...* Cela me laisse songeuse. Il faudra que je pose la question à Anne-Laure. Celle-ci a repris le travail hier avec un peu d'anxiété après cette coupure dramatique. Elle m'a appelée et m'a confié qu'elle était quand même soulagée de reprendre sa classe, baignant dans le deuil depuis plusieurs jours. Il n'y a rien de tel qu'un groupe d'enfants pour s'obliger à aller bien ! On doit se retrouver mercredi sur la plage des raisins clairs avec nos enfants. Je me demande si elle a revu les parents de Bertrand.

François arrive en klaxonnant.

– Bonjour doud', j'ai ramené des boudins pour ce soir.

– Cela tombe bien, je n'avais pas d'idée pour le menu.

Lilian adore les boudins antillais. Le piment ne le gêne pas du tout.

– Tu sais que mes parents arrivent la semaine prochaine, il va falloir préparer leur chambre.

– J'y ai déjà pensé.

Ses parents vont s'installer dans l'autre partie du terrain, occupée par une petite maison, pleine de charme et fonctionnelle malgré son exigüité. Il faut

dire qu'ici, on vit dehors, alors les grands espaces intérieurs ne sont pas indispensables.

– Au fait, j'ai remarqué que ce qui est arrivé à Anne-Laure t'avait beaucoup touchée, me dit François avec une telle gentillesse.

– ...

– Alors j'ai eu une idée et j'ai une surprise pour toi.

François me tend une enveloppe comprenant deux billets d'avion pour le... Costa Rica !

– Il y avait des promos pour le mois de décembre.

– Mais c'est génial !

– J'ai déjà prévenu mes parents, ils sont ravis d'avoir les enfants pour eux tous seuls, sans nous avoir dans les pattes !

– Une semaine rien que tous les deux, le rêve ! On part quand ?

– Mardi.

Je n'en reviens pas. Je n'ai pas un mari du genre romantique à offrir des fleurs à la moindre occasion ou à laisser des billets doux le matin avant de partir, mais parfois il a des attentions qui me coupent le souffle.

– Papa !

Laura, toute ruisselante, court vers son père.

– J'ai pris ma douche toute seule tu sais.

– Oui, et je parie que tu t'es essuyée toute seule aussi !

– Comment tu sais ?

– Ah ah... veux-tu aller à la pêche demain matin avec moi ?

– Oh oui !